

## 6. Morte-saison

Nul ne se souvient de cette vedette du show-biz dont je tairai le nom et que, par charité, je désignerai par Dicky. Sa carrière était fanée depuis belle lurette lorsque son agent, connu dans le milieu sous le sobriquet de “ Papy ”, qui avait vendangé ses commissions à la bonne saison, fut convaincu qu’il y avait peut-être du pognon à se faire avec un retour de la star pour l’anniversaire de ses soixante ans, dont quinze ans de carrières et des titres qui avaient fait exploser le box-office.

Du moins en France car Dicky n’arrivait pas à aligner deux mots en anglais. En effet, la mode en était au vintage et aux poches sous les yeux, l’occasion était trop belle et risquait de ne pas durer. Autant la saisir par ce qui lui restait de cheveux sans attendre d’avoir à entrer sur scène avec un déambulateur.

Papy travailla à convaincre son poulain, cheval de retour fourbu, en l’emmenant visiter des caves dans le Jura. Dans sa Cadillac rose cucul décapotable, qui avait fait fureur à Saint Trop dans les années soixante, ils firent le tour des établissements où l’on fabrique le vin jaune, ce vin tiré des raisins vendangés après les premières gelées, pour lui suggérer qu’on peut être moche et ridé mais suinter l’ambroisie.

La supercherie fonctionna et le vin n’y fut pour rien. Ce fut le whisky dont son mentor coupait les dégustations qui l’amenèrent à décomposition.

Il le fit travailler pendant six mois pour produire un nouveau CD. Ce faisant, il amena trois professeurs de chant au bord du suicide et un quatrième, qui n’avait jamais bu une goutte d’alcool, en salle de dégrisement à l’hôpital psychiatrique.

En sous-main, Papy travaillait la presse spécialisée, la laissant fermenter au degré près, lui laissant assez d’information pour lui tourner la tête mais trop peu pour la voir vomir sur son plastron.

Des interviews exclusifs de Dicky furent promises à cinq journaux et il prépara la campagne promotionnelle comme on fait

avec le Beaujolais Nouveau : il aura un goût de banane, c'est sûr, mais aussi de quelque chose d'autre qui vous laissera sur le cul et dont vous me donnerez des nouvelles.

Le téléphone portable de Dicky fut mis au coffre et Papy entreprit de le mettre en milieu stérile en attendant le jour J. Il cherchait un endroit bien paumé où il put mettre son poulain au vert et le trouva sur les bords du Lac Malure, un petit lac savoyard où, dans la nuit des temps, la bonne société de la Sous-préfecture proche venait estiver.

Depuis, la mode en était passée, même si elle servait encore de base arrière aux parapentistes ou aux skieurs de dernière minute qui n'avaient pas trouvé de place dans les stations mieux situées.

Mais on était en pleine morte-saison et tous les chalets étaient fermés, froids et humides. Le principal était qu'ils étaient vides et qu'il avait plus ou moins le droit d'y aller séjourner, étant l'un des innombrables héritiers indivisaires d'un chalet de la station.

Comme de toute façon personne ne devait rien en savoir, il n'allait pas le claironner en informant ses cohéritiers qu'il allait user de leur bien commun et indivis pour planquer le futur numéro un du Top 50.

Un dimanche matin, Papy embarqua Dicky dans sa vieille américaine décapotable rose cucul et fit presque d'une traite le trajet depuis Lyon. Ils durent en effet s'arrêter une dizaine de fois pour abreuver le chanteur et lui faire faire pipi.

C'est donc à la nuit tombante qu'ils parvinrent sur les bords du Lac Malure et qu'ils cherchèrent le chalet à travers un épais brouillard vert, comme vous en voyiez dans les films d'horreur des années cinquante.

Les lieux étaient sinistres, il faut en convenir, et notre artiste fit des caprices et se mit même à pleurer tellement il avait les jetons de rester seul dans ce trou paumé.

Ils eurent du mal à trouver la maison car Papy ne l'avait vue qu'en photo. Enfin, grâce aux descriptions que son notaire lui

donnait par téléphone, et après avoir failli vingt fois aller au fossé ou se payer un muret, ils finirent par trouver la baraque. Ils y entrèrent. Cela sentait le caveau et le chagrin noir.

– Sensass !... Lança Papy.

Qui dit sensass de nos jours ? Même dans les années 60 c'était déjà ringard. Mais cela allait bien avec sa charrette rose et sa petite moustache fine de maquereau cannois.

– Tu vas être comme un coq en plâtre ! Continua-t-il

– ...en pâte !

– Qu'ai-je dit ?

– En plâtre...

– Ah ? Pardon – s'excusa Papy en frottant le salpêtre qui fleurissait les murs.

– Tu ne veux pas repartir demain matin ? demanda Dicky.

Papy en frissonna d'horreur,

– Impossible, je dois être à Lyon à 8h, demain matin. Si tu veux travailler un peu, je crois bien me rappeler qu'il y a un music-hall à deux pas d'ici. Il n'a pas ouvert depuis une décennie. Une scène et un rideau, c'est tout ce dont tu as besoin. Après tout, ça ne va durer qu'une semaine, tu peux supporter ça ? Tu es un grand garçon, maintenant. Pense au succès qui t'attend ! Allez, je te quitte, j'ai encore de la route à faire !

Ayant dit, il se précipita vers sa voiture dont il remonta la capote en démarrant sur les chapeaux de roue pour échapper à l'horreur du site.

Resté seul, Dicky alluma le plafonnier jauni de cacas de mouches et comme ce n'était quand même pas la moitié d'un con, il trouva la chaudière qu'il alluma en poussant le bouton. Vous n'allez pas le croire mais elle démarra au quart de tour. Disons, au troisième quart de tour.

La maison était grande. C'était un chalet qui n'avait servi que pour des vacances, il n'y avait donc pas ces objets familiers qu'on laisse derrière soi dans son intimité. Ce n'étaient que chaussures de

marche moisies, skis fendus, souvenirs locaux qu'on avait achetés sur un coup de tête, qui avaient séduit et dont on s'était vite lassé avant même de les emporter.

Mais c'était une maison désagréable, pleine de râles et de craquements qui faisaient suspendre son geste et retenir involontairement sa respiration quand ils vous surprenaient en déchirant brusquement le silence.

Il trouva un lit assez bien conservé dans une des innombrables chambres, il ne savait même plus à quel étage. Le matelas ne craqua pas comme ces paillasses pourries quand il s'assit dessus. Il y étendit son sac de couchage et se coucha pour la nuit. Sourdement inquiet quand même.

Mais il avait passé une journée si stressante qu'il s'endormit immédiatement. Il rêva de soleil, de croisette, de bars branchés à Saint Trop où des copains qu'il n'avait jamais vus le félicitaient pour son dernier album. Puis arrivait Papy dans son cabriolet rose cucul chargé de gonzesses à ras bord qui le saluait en brandissant son sombrero et en klaxonnant à tout-va.

Il se réveilla en sursaut. Le long coup de klaxon qu'il avait entendu dans son rêve le réveilla brusquement. Il retint sa respiration. Silence, craquement, soupirs.

– Je hais les mortes-saisons – pensa-t-il – c'est la dernière nuit que je dors ici !

Il regarda sa montre, onze heures cinq seulement ! Il lui semblait avoir dormi des heures. Il essaya de se rendormir. La tâche était ardue. Chaque murmure de la charpente en bois le secouait comme une alarme d'intrusion. Il faisait des rêves de foules, d'amis souriants, de chaude ambiance amicale et se réveillait d'un coup comme s'il avait pris la bourre d'une décharge de dix mille volts au moindre frôlement.

Un glissement soudain et un bruit sec sur le parquet lui infligèrent une milliasse de piqûres glacées : son pantalon qui avait glissé de la chaise et dont le ceinturon avait heurté le sol. Pris d'une haine subite envers la maison, il se dressa soudain et hurla :

– C’est pas un peu fini ce bordel ? Y’en a qui voudraient dormir, ici !...

Cela le fit rire et le calma. Il finit par s’endormir et se réveilla quand le jour filtra par les persiennes. Il se leva tôt, déjeuna et se recoucha pour reprendre au jour le repos que la nuit lui avait refusé.

Il était onze heures du matin quand il se réveilla. Il but un coup directement au goulot pour finir de se réveiller et sortit dans la rue desservant les chalets afin de se mettre en quête du music-hall dont lui avait parlé Papy. Le temps était d’un gris de deuil mais le brouillard s’était levé.

Du lac proche montait une odeur de vase, de moisi et de roseaux pourris. Il trouva aisément le music-hall. Il s’ouvrait sur une vaste esplanade donnant sur le lac, elle-même bordée d’une rambarde en pierre à colonnettes tournées, d’un effet des plus prétentiards.

Cette esplanade avait dû servir de parking du temps de la splendeur du music-hall car un imbécile en état d’ébriété avait enfoncé la rambarde en manœuvrant sa voiture aussi bourrée que lui.

En s’approchant des portes vitrées battantes, il vit qu’on y avait collé des affiches pour des prestations lyriques qui ne dataient pas de plus tard que de l’avant, avant, avant dernier été. Il y avait donc des gens qui étaient venus s’enterrer ici à la belle saison, quatre ans auparavant !

Il poussa la porte qui s’ouvrit sans effort. Dans quel état ils avaient laissé les lieux en partant ! On aurait dit que le dernier parti avait planté là son balai et son tas d’ordures, tellement il avait craint de manquer le car.

Il pénétra dans la salle, il tâtonna une bonne demi-heure avant de trouver l’interrupteur général. Ici non plus, le préposé au nettoyage n’avait pas voulu faire dans l’obsessionnel.

Il n’y avait ni sono ni éclairage, tout avait été emporté ou pillé. Pillé, plus probablement. Mais il y avait une scène et un espace à remplir et il devait travailler, pour faire plaisir à Papy.

Il monta sur scène et travailla jusqu’au soir. Il était en morte-

saison, d'accord, mais cela ne voulait pas dire saison morte lui avait dit Papy.

Il retourna vers le chalet avant qu'il ne fasse nuit. Il se demanda dans quelle chambre il allait pouvoir dormir cette nuit et il en frissonna d'avance. Papy, qui pensait à tout, lui avait laissé de quoi becqueter et lui-même avait apporté de quoi boire.

Il se fit un frichti et essaya de se bourrer la gueule pour pouvoir aller se coucher. Il était déjà passablement beurré et se préparait à gagner les étages quand le long coup de klaxon de son rêve retentit dans sa tête. Il commençait à s'habituer à entendre des bruits bizarres et se dit que si cela continuait, il faudrait qu'il en touche un mot à Papy, pour qu'il l'accompagnât chez le docteur des oreilles.

Il monta et se coucha. Il se cacha sous les draps et pour faire bonne mesure, mis son casque sur les oreilles. Il ne pouvait rien voir et rien entendre, il était fatigué et s'endormit comme un enfant.

Les journées filèrent sans qu'il s'en rendit compte. Il travaillait d'arrache-pied. Il se disait que c'était pour faire plaisir à Papy, mais ne s'avouait pas que c'était surtout pour pouvoir s'endormir d'épuisement dans la chambre où il avait fini par trouver ses aises.

Ses acouphènes semblaient se calmer. Les coups de klaxon devenaient plus rares et plus graves, comme désenchantés. Peut-être ne serait-il même pas nécessaire d'emmerder Papy avec ça. Le whisky dont il se servait pour se chauffer la voix en était peut-être la cause, tout simplement. Il lui faudrait essayer une autre méthode. Du rhum, pourquoi pas !

Samedi arriva, jour où Papy devait venir le chercher. Il se leva plus tôt et alla une dernière fois travailler au music-hall. L'après-midi s'avancait, Papy n'arrivait pas.

Il se balada un peu sur l'esplanade qu'il allait bientôt quitter. Il fit le lien avec quelques vieilles photos qu'il avait vues dans le chalet. Des types en habits et des bonnes femmes en voilette qui jouaient avec un maillet et une boule. Qu'est-ce qu'ils devaient s'emmerder s'ils n'avaient que ces jeux à la con ! Il fit lentement le

tour de l'esplanade.

En contrebas, du côté du lac, il y avait des barcasses pourries amarrées à un ponton du même métal. Sur le côté perpendiculaire au lac courait un profond fossé, sans doute le lit d'une rivière saisonnière et peut-être même l'égout municipal. Il remonta lentement l'esplanade en suivant la rambarde qui surplombait le fossé, en direction du music-hall.

Il arriva bientôt à l'endroit où l'imbécile avait enfoncé la rambarde en pierre à colonnettes tournées. Les morceaux gisaient cinq mètres en contrebas dans un fouillis de ronces et de roseaux pourris. Il mit du temps à reconnaître dans la grande plaque rectangulaire grisâtre le fond d'une vieille voiture retournée. Décidément, l'imbécile était plus bourré qu'il n'aurait dû.

Il regarda sa montre. Cinq heures. Papy tardait. Il se tournait déjà vers le music-hall pour reprendre sa progression, pour ne pas dire pour faire les cent pas, quand son œil capta soudain une couleur vive dans la merdasse du fossé. C'était un morceau d'aile de la voiture retournée. Une aile d'un rose cucul comme c'en était la mode à Saint Trop, dans les années soixante.

Papy avait loupé son rendez-vous de huit heures du lundi précédent et ne reviendrait pas le chercher.

Et lui n'aurait pas besoin de l'emmerder avec ses histoires d'acouphènes !